

Exil Républicain Génération 2 : Elena Soriano

Présentation

Elena Soriano

00:00:03:13 - - 00:01:36:10

Mon père est Miguel Soriano Muñoz, fils de Miguel Soriano Fuentes. Ensuite, ma maman, Maria Soriano Contreras, est née, elle, le 9 décembre 1925. Son papa est José Antonio Soriano Fuentes. Donc mon papa et ma maman étaient cousins germains. Je suis fille de cousins germains. Voilà.

Je m'appelle Hélène Soriano, épouse Martinez. Je suis née à Toulouse le 17 novembre 1946. J'ai été déclarée sur le livret de famille de mes parents, qui se sont mariés le 24 novembre 1945. Alors moi, j'ai été déclarée Hélène Martinez sur leur livret de famille, et j'ai été déclarée également au consulat d'Espagne sous le nom de Elena Soriano y Soriano.

Le berceau de ma famille se situe à Yecla. Tous sont nés à Yecla. Donc ces deux frères ont eu un destin différent.

Grands-parents : les deux frères

Elena Soriano

00:01:36:12 - 00:04:15:08

Mon grand-père maternel, lui, était né en 1900. En 1931, après son mariage en 1924, il voyait que la situation à Yecla était, c'étaient des paysans, il n'y avait pas tellement d'avenir. Donc il a décidé avec son épouse, ma grand-mère Maria Encarnación et leur petite fille, ma maman, Maria, avait cinq ans et demi à cette époque-là, donc ils ont émigré vers la France. Ça devait être en juillet-août 1931 à peu près.

Avec une grande malle, ils arrivent en France et ils s'installent à Toulouse, et déjà, bon, mon grand-père a fait tout pour trouver du travail. Il a trouvé du travail chez un ingénieur à Toulouse qui travaillait dans, ce n'était pas la fonderie, c'était le polissage, la zinguerie, tout ça. Et il a travaillé avec cet ingénieur de 1931 à 1935, et de façon très satisfaisante. 1935 arrive, et une certaine loi apparaît, où les autochtones, donc les Français, ne devaient plus avoir d'employés réfugiés. Ce qui était le cas de mon grand-père. Donc il lui fait

une lettre de licenciement, mais en des termes très élogieux, que j'ai dans mes documents. Mon grand père, il est tenace, il dit : « Bon, on me licencie », mais déjà il a eu un travail pendant quatre ans à peu près, il a un savoir-faire et dit : « Je vais m'installer à mon compte ». Donc il s'installe à son compte et il se déclare à la Chambre des métiers en tant que zingueur et zingueur polisseur. Et donc son travail prospère, parce que déjà on le retrouve réimmatriculé à la Chambre des métiers en 1938. Donc, 1938, il [José-Antonio, grand-père maternel] est à Toulouse où il travaille, maman grandit. Voilà.

00:04:10:00- 00:06:51:03

Alors là, c'est pour mon grand-père paternel, Miguel Soriano Fuentes. Alors lui, il était à Yecla aussi. Il avait un travail de *calero* (chaufournier). C'est à dire qu'il travaillait dans la chaux. La pierre de chaux était fondue soit pour faire de la poudre, soit pour faire de la peinture. Une peinture qui est très utilisée dans les villes, dans les villages d'Espagne, pour peindre l'intérieur des maisons, les murs, et les extérieurs. Parce que, étant donné qu'il faisait très chaud l'été, cette couleur blanche leur servait de réflecteur du soleil.

Mais à Yecla, il n'y avait pas trop de débouchés, ils ne devaient pas avoir trop de chaux. Et là, il avait déjà de la famille et des amis qui étaient à Villarrobledo, près d'Albacete. Il émigre avec sa femme, avec sa petite famille, donc lui, Miguel Soriano, Elena, et leurs déjà cinq enfants.

Donc il y avait mon papa né en 1914, Pascal en 1917, Maria en 1920, Pedro en 1922, et le cinquième c'était José. Dès qu'il est né, c'est à dire le 4 octobre 1924, ils ont attendu qu'il naisse. Donc lui, il est né à Yecla également, comme tous ses frères. Il naît et ils partent avec leurs petits biens et ils vont s'installer à Villarrobledo. Leur vie se développe quand même un petit peu plus parce que en 1933 naît Elena, une tante, Elena Soriano Muñoz, qui vit encore, qui habite Sueca. Et ensuite Lenin. Alors lui, Lenin, c'est le dernier. Il naît le 8 août 1936, après le soulèvement. Ils sont à Villarrobledo. Et mon père, qui a dix ans à cette époque-là, suit les cours à l'école communale avec ses frères et sœurs qui étaient en âge. Ça se passait bien, ma foi, il écrivait bien et avait un fort goût de la lecture. Il s'intéressait à tout. Son frère Pascal aussi, parce que dans ses écrits, on voit qu'il écrivait très bien.

00:06:51:03 - 00:08:08:10

Dans ce village, pendant qu'il travaillait, quand même c'étaient des travailleurs du peuple, il y avait déjà la République de 1931. Ce qu'il y a c'est que ceux qui étaient au pouvoir, c'était les plus riches qui avaient eu le pouvoir de se présenter, et qui appliquaient les avancées de la constitution espagnole de 1931 avec beaucoup de lenteur. Entre autres, par exemple, la réforme agraire, et beaucoup d'autres avancées. Ça le peuple le ressentait très mal. À Villarrobledo et à Albacete il y a eu de fortes révoltes en 1932 par exemple, qui sont notées

dans les annales. En 1934 aussi à Villarrobledo et à Albacete, qui se touchent. Donc déjà, c'était une conscience de la vie publique qui se développait, qui était quand même très développée. Et peut-être que l'école communale, puisque c'était l'école de la République, les enfants avaient une certaine conscience, ils lisaient beaucoup.

La route du père

Elena Soriano

00:08:09:01 - 00:10:15:19

Mon papa en 1936, le 1^{er} mars déjà, il a son carnet de soldat républicain, dans l'armée républicaine. Il rentre dans l'armée, il avait 22 ans, en 1936. Je sais qu'à cette époque le parti communiste était déjà dans l'armée et ils n'étaient pas interdits de communiquer.

En 1937, il rentre au Parti communiste de José Diaz. Voilà. Nous sommes en 1937. Mais il y a eu le soulèvement, les remaniements politiques, et c'est à ce moment-là que ce que se montent les brigades mixtes. Donc là, il était du côté de Tarragona, où il est enrôlé. Ses supérieurs, voyant que quand même c'était un homme qui avait de l'entregent, il avait un fort contact avec ses camarades. Il a été envoyé par ses supérieurs, il fait l'école de *mando del Este* (école de commandement du secteur est) à Manresa, à côté de Barcelone. Tarragona, Barcelone, c'était à côté.

Il fait 21 jours de formation à l'école de Manresa. Avec mon mari Christian, on est allés justement à Manresa pour voir les lieux. On a essayé de retrouver l'école mais c'était très difficile. Le syndicat d'initiative de Manresa nous a donné beaucoup de documents de cette époque-là. Donc après 21 jours, il sort de cette école avec le grade de commissaire de compagnie. Et c'est l'époque où la Légion Condor bombardait... je ne sais pas si Barcelone avait été bombardée à cette époque-là, mais il y a Granollers, qui n'est pas loin de Tarragona, qui avait été bombardé d'une façon terrible.

00:10:15:19 - 00 :13 :42 :02

C'est cette époque-là, en 1938. Donc pour moi, qu'on ne me parle pas de guerre civile parce qu'il y avait la Légion Condor, il y avait les Italiens de Mussolini qui étaient là et qui soutenaient l'armée... comment ils s'appelaient déjà ? Les nationaux ! Et les Républicains, eux, ils avaient une aide très, très petite. Bon, il y avait le Parti communiste. Mais ils avaient une aide très, très, très faible. Quand même. Ils avaient beau se battre vaillamment, vu les batailles de l'*Ebro* qui a été longuement contée, on a moins parlé des batailles *del Segre*, qui était la *retaguardia*, l'arrière-garde des armées de l'*Ebro*. Mais à un moment donné,

quand l'*Ebro* a flanché, ils étaient en première ligne. On sait que les combats sont très, très durs dans cette zone. Et c'est là qu'il est gravement blessé à son bras droit et il rentre à l'hôpital. Alors je me suis renseigné justement à Paris, j'ai rencontré un historien qui habite la région de Manresa, et je lui demandais quel pouvait être cet hôpital. C'était l'hôpital militaire de Terrassa, et c'était l'hôpital militaire le plus important de la région. Tout est détaillé sur son carnet, les timbres, chaque jour il y avait un timbre. J'en ai compté, à peu près un bon mois. Ça devait être fin de l'été, juillet-août 1938. Ses parents sont venus le voir. Ses parents étaient à Villarrobledo. J'ai des témoignages de mon oncle Lenin, même de mon oncle José avant qu'il ne décède. Sa famille, qui était à Villarrobledo, venait le voir, la nuit, les lumières du train étaient éteintes dans la crainte des bombardements, on est en pleine guerre. Mais ils sont venus le voir. J'ai une photo où on voit mon papa avec sa petite sœur Elena qui a quatre ou cinq ans, ou quelque chose comme ça, et avec son bras bandé. Là ils ne sont pas dans une demeure, ils sont dans la campagne, je pense que c'est dans le parc de cet hôpital.

Mon papa sort, Miguel Soriano Muñoz, sort de l'hôpital et rejoint l'armée qui se trouvait dans l'arrière-garde *del Segre*. J'ai des petites photos où il est avec son groupe et on reconnaît bien la géographie *del Segre*, qui est assez particulière de cette région-là. Donc il les rejoint, mais ils sont attaqués et repoussés vers la frontière. Ils passent et ils arrivent courant février à la frontière du col d'Ares.

00:13:42:05 - 00:15:47:14

Il passe là avec son groupe, ils s'arrêtent et ils étaient très disciplinés quand même. Et avec eux, je crois que le commandant c'était Gancedo J'espère que je ne fais pas d'erreur parce que bon, là c'est un peu de mémoire. Mais avec ce groupe, ils s'arrêtent et ils disent à leurs soldats : « Écoutez, nous allons rentrer en France, on nous accueille en tant que réfugiés, donc nous devons leur montrer que nous sommes disciplinés ». Et donc il les fait bien arrangés, en ligne, en rang par trois, en chantant la Marseillaise, en espagnol. Ils ont passé la frontière en chantant les Marseillaise, et ils sont descendus vers Prats-de-Mollo. Il y a les contrôles, c'est assez compliqué. On leur demande de déposer les armes, ce qu'ils font de façon très normale. Mais ils ne comprennent pas pourquoi ils ne peuvent pas rentrer dans le camp de concentration, on les laisse là sur la route en pleine nuit, sous les intempéries. Ils passent toute une journée, toute une nuit, comme ça, avec leur fusil. J'ai retrouvé des photos où on les voit, les fusils posés, en attente de savoir ce qu'ils allaient faire. Et sans les avoir fait manger, sans rien. Alors qu'ils ont marché depuis le Col d'Ares.

On les dirige vers le camp. Un petit camp, on ne peut pas dire que c'est un camp de concentration, c'est un camp, si, où ils sont concentrés. C'est à l'extérieur de Prats-de-Mollo, on voit la route qui descend et le long du Têt. Là, ils doivent passer un pont, un petit pont. Nous avons fait exactement l'itinéraire.

00:15:47:20 - 00:19:36:03

Maintenant, c'est bien engazonné, c'est bien propre, mais à l'époque c'était boueux, en février, c'était sale. Et on leur dit : « Mettez-vous là, restez là. » Et ce n'est que dans la matinée du jour après, qu'ils leur donnent à manger du pain, des sardines. C'était le premier ravitaillement.

Mon père écrit qu'il pensait qu'ils allaient sortir de là. Étant donné qu'il était commissaire de compagnie, il a eu la présence d'esprit d'écrire jour après jour sur un journal, que j'ai retrouvé dans les archives familiales, et qui raconte jour après jour comment se déroulait la vie. Ma maman, elle l'avait dans un coin et elle ne le montrait pas. C'est fou ce truc, le jour qu'elle me l'a montré... déjà, on avait eu une amicale d'espagnols, on a vu qu'il y avait eu quelques documents comme ça. Mais celui-là, elle l'avait caché. Mais je dis à ma maman : « Mais tu ne rends pas compte du trésor que c'est, d'informations ! »

Et ils sont installés donc dans ce camp dans des conditions terribles. Ils leur disent : « Bon, écoutez, vous vous débrouillez pour vous protéger ». Il n'y avait que des branchages, ils n'avaient que leur couverture, ils n'avaient rien. Miguel dit que c'est quand même terrible, qu'ils n'aient même pas une hache, même pas de bâton même pas de toile. Et il s'est dit : « J'ai l'impression que la mentalité de l'Espagne » par rapport à ce qu'il découvre en France, pour lui, c'étaient deux mondes différents. D'ailleurs, une petite anecdote qui en dit très long. Au moment où ils passent le contrôle, ils étaient bien surveillés par des tirailleurs sénégalais, mais à un moment donné, il y a un gendarme qui s'approche de lui, il était avec un autre commissaire, et il leur dit : « Vous n'auriez pas un pistolet à vendre ? » Mon papa, il y en avait un, assez ordinaire, mais le collègue avait un très beau pistolet Walther, quelque chose d'assez précieux, il le dit, il l'écrit. Le gendarme prend le pistolet, il le regarde. Eux s'attendent à ce qu'il leur propose un prix, mais non, il dit : « Merci », il prend l'arme et il s'en va. Et alors là, Miguel Soriano dit : « J'ai commencé à avoir des doutes dans quelles conditions on nous reçoit. » Pour lui, agir comme ça c'était terrible.

Alors en arrivant, c'était le 15 et déjà le 18, il avait de la suite dans les idées mon papa, Miguel Soriano, il s'est fait écrire par un collègue qui écrivait un petit peu en français. Il dit : « Je vais envoyer un petit mot à mon oncle », il savait qu'il était installé à Toulouse, qu'il était artisan, qu'il avait un atelier. Alors il y a un petit bout de papier où il écrit : « *Tío*, oncle, je suis ici. » En haut il y avait marqué « Prats-de-Mollo ». « Viens me chercher. »

00:19:36:05 00:24:00:12

Donc ça, ça part. Nous sommes le 18 février. Bon, la vie continue dans le camp, plus ou moins bien, les accrochages avec les gardes, tout ça.

Il y a eu à un moment donné, je crois que c'était autour du 22 février, un jour

qu'il n'oubliera jamais. Il traversait le camp boueux, il faisait mauvais, pour aller à la pharmacie. Pharmacie où il n'y avait qu'un petit peu d'iode, de coton, il n'y avait pas grand-chose, pour voir s'il ne pouvait pas avoir une aspirine, parce qu'il avait mal à la tête. En traversant le camp, il n'était pas encore arrivé à la pharmacie, il assiste à une scène qui, pour lui, c'était quelque chose...

En contrebas d'un petit pont qui traverse le Têt. Sur ce pont, les villageois venaient les voir comme si c'étaient des animaux dans un zoo. Les personnes âgées, les jeunes, les jeunes filles. Avec les jeunes filles, les Espagnols, ce n'était pas méchant, ils leur envoyaient des compliments. Et ils leur lançaient des paquets de tabac. À un moment donné, il remarque une vieille femme du village qui demandait aux soldats : « Faites-moi le salut fasciste, la main tendue comme ça, et vous aurez du tabac. » Les Espagnols ne comprenaient pas, c'était en français. Il ne comprenaient pas, ils disaient : « Non, nous, notre salut, c'est le poing levé et fermé ». Et parmi les villageois, il y avait un Espagnol, qui disait : « Si, los españolas, el puño levantado » (« Oui, les Espagnols le poing levé bien droit »). Cette vieille femme, en voyant qu'ils ne voulaient pas faire le salut fasciste, en colère, reprend son paquet de tabac. Alors que cet Espagnol, il dit : « On reconnaît les vrais soldats républicains. » Et donc pour lui, c'était étrange, parce que ces villageois, c'étaient des Français, et eux n'étaient pas des animaux, c'étaient des soldats, mais ils venaient les voir comme si c'étaient des animaux, comme au spectacle. Et cette nuit-là il s'est passé quelque chose de terrible. Il faisait très, très froid et surtout cette nuit-là, je parle du 22 février, dans la nuit, un des soldats qui devait être malade, fatigué, il dit : « Je ne peux pas tenir comme ça, sous la pluie. » Il était sorti du camp. Lorsqu'on on regarde la topographie du lieu, au-dessus du camp il y a *la puerta de España*, il y avait la possibilité de sortir du camp et de rejoindre un bâtiment avec une grande porte cochère. Et il était sorti, ne serait-ce que pour s'abriter sous la porte cochère. Simplement d'avoir fait cela, je ne sais pas si c'était un gendarme ou si c'était un tirailleur, qui lui dit : « Reviens », « Je ne fais rien, je vais simplement m'abriter contre le froid. Je ne me sens pas bien, je suis malade. » Et rien que parce qu'il n'a pas voulu repartir, il lui a tiré carrément dessus, il l'a tué. Pour mon en père qui était commissaire de compagnie, voir ça, il dit : « ils n'ont aucune empathie », pour lui, c'étaient des monstres. C'était terrible d'agir comme ça. Voir ça, quand moi, je lisais ça, pour moi, c'était terrible. Tué simplement parce qu'il avait voulu s'abriter sous un porche.

00:24:00:17 - 00:26:55:13

Et c'est le lendemain matin, donc il était parmi son groupe de soldats, et il allait de l'un à l'autre. Il était toujours en empathie avec ses soldats. Et dans l'après-midi, je crois que c'était le 23, quelqu'un vient vers lui et lui dit : « *Hola Soriano, que está tu tío* » (« Soriano, ton oncle est là »), « Soriano, tu as ton oncle qui est arrivé de Toulouse. » Alors pensez donc, retrouvailles, surtout

qu'ils ne se connaissaient pas. Il savait qu'il avait un oncle, ils s'étaient vus très peu à Yecla, il était tout petit.

Du moment qu'un soldat avait de la famille en France, il vient, et grâce à lui, il le fait sortir. Le plus difficile, ça a été dans Prat-de-Mollo. Il lui avait apporté des habits civils, et mon grand-père était au Parti communiste, et je pense qu'il avait quand même organisé, parce que, en sortant, ils étaient allés dans un café et je pense que c'est dans ce café qu'il avait dû se changer. Et il voit un homme que mon grand-père connaissait, ils se rejoignent, c'était un collègue du parti. Et il leur dit : « Cette nuit, nous passerons la nuit dans une maison de Prat-de-Mollo. » C'était quelqu'un du Parti communiste qui apportait plein de renseignements, de documents, et ça parlait et ça parlait. J'imagine les discussions entre mon père et cet homme qui parlait espagnol aussi, mon grand-père, tout ça. Et Miguel décrit la volupté de trouver un lit simplement avec des draps, car ça faisait une éternité qu'il n'avait pas vu ça, ne serait-ce que se rafraîchir, se laver. Comme change ils avaient juste les habits qu'ils avaient sur eux, imaginez. Et donc le luxe. Mais il avait toujours cette empathie. Il pensait à ces soldats et il dit : « Quand je pense à mes soldats qui sont dans la boue, sous la pluie, sous la neige, c'était terrible ».

00 :26 :41 :09-00:28:48:23

Le lendemain, ils sont dans un café, ils prennent un petit café, et pour se donner une contenance, il avait un journal devant les yeux. Il avait de l'humour parce qu'il dit : « Je ne comprenais rien à ce que je lisais, s'il le faut, le journal était à l'envers ». Ils passent la journée. Mon grand-père avait déjà organisé le voyage, Prat-de-Mollo à Perpignan, en bus.

Ils ont eu une chance quand même extraordinaire parce qu'à un moment donné, le bus s'est arrêté, il y a un gendarme qui monte. Miguel, il dit : « Ça y est, c'est la fin. » Heureusement qu'il avait un habit civil. « C'est la fin pour moi. ». Malheureusement, devant eux, dans le bus, il y avait un soldat qui lui n'avait pas ses papiers. Il était en militaire quoi, un soldat espagnol qui a été arrêté par ces gendarmes. Donc ces gendarmes prennent cet homme, ils le font descendre et ils ne vont pas plus loin dans le contrôle. Il respire. Il était là, il se recroqueville dans son fauteuil en train de réfléchir à ces étapes. Ils arrivent à Perpignan et le lendemain, ou dans la soirée, ils partent, ils prennent le train Perpignan-Toulouse.

Il arrive à Toulouse, il rencontre sa tante María Encarnation, et sa petite cousine Maria. Elle est née en 1925, donc en 1939 elle avait quatorze ans. C'était sa petite cousine. Et il arrive là et il est pris, il est cocooné par sa nouvelle famille. Il reprend pied. À un moment donné, il se portait bien, mais il avait une sorte de mélancolie, qu'il avait en lui parce qu'il savait lire.

00:28:49:00 - 00:31:09:08

Mon grand-père, je pense qu'il devait lui procurer des journaux espagnols. On était à Toulouse, la diaspora espagnole était développée puisqu'il y avait le Parti communiste espagnol à Toulouse. C'était leur lieu. Donc il lisait, et il voyait que de jour en jour, l'espoir de la fin de cette guerre, il n'y avait aucun espoir. Il avait une sorte d'angoisse, de nostalgie qui s'était installée en lui. Et grâce aux soins de sa tante Encarnation, de sa petite cousine, de son oncle, il reprend pied. Mais ça a été quand même difficile. Alors il dit : « Je vais chercher du travail. » Il fallait aller au commissariat, il fallait avoir un patron et il fallait avoir les papiers. Et puis un jour, par chance, il dit : « Un patron se présente à moi. » Donc il devait chercher et une personne a bien voulu l'embaucher comme chauffeur.

Mais j'ai entendu dire dans ma famille qu'il a travaillé comme charbonnier. Or lui, il ne pouvait pas transporter les sacs de charbon étant donné qu'il était blessé à son bras et qu'il avait encore les blessures qui le faisaient souffrir. Mais il pouvait conduire. Il savait conduire. Je ne sais pas, il n'y avait pas d'auto-école, c'était autodidacte, mais il avait prouvé qu'il savait conduire. Donc ce patron s'est occupé de lui faire les papiers, de faire les transactions avec la gendarmerie.

Et trois mois de travail correspondent, lorsqu'on réfléchit bien, nous sommes en 1939, juillet, août, septembre. Donc ça devait être en juin plutôt, le 7 juin, un truc comme ça. Donc juin, juillet, août, septembre. Jusqu'à la déclaration de guerre de la France contre l'Allemagne. La guerre se déclare, nous sommes en septembre 1939, et là je perds sa trace.

Correspondances

Elena Soriano

00:31:10:01 - 00:36:25:11

Le premier document que je retrouve, c'est celui de FTPF-FFI (Francs-tireurs et partisans français - Forces françaises de l'intérieur) à Marseille en 1942. Je pense qu'il devait être comme agent de liaison parce que j'ai beaucoup de laisser-passers. J'ai beaucoup de documents qui lui permettent de circuler entre Marseille, Bordeaux, les différentes régions. Il était vraiment dans la résistance.

En 1943, ici, à Toulouse, il y avait Marcel Langer. Dans la liste des personnes qui étaient en lien avec Marcel Langer, on retrouve son nom. Mais moi je n'ai pas de trace. Ça, ça a été retrouvé. Donc ils étaient peut-être en lien. Et on a retrouvé une vignette, que j'ai dans mes documents, à l'image de Marcel Langer.

La guerre se termine, nous sommes aux alentours de 1945. J'ai un document où on signale qu'il a été présent dans les FFI. Entre temps, il a reçu la médaille de

guerre à l'effigie de la Croix de Lorraine, 1939-1945. Dans mes documents aussi, il y a la palme de FFI. Il avait un nom de guerre : *Estallo*. Je crois oui, *Estallo*. Il est déclaré dans un document officiel qu'il avait fait acte de présence, qu'il avait eu tous ces documents, et qu'il pouvait rentrer dans ses foyers. Donc nous sommes là début 1945 peut-être, quelque chose comme ça.

À cette époque là, la guerre est terminée, la grande distraction des jeunes, c'était d'aller à la piscine municipale de Toulouse. On retrouve des photos où c'était la promenade, il y a des documents où je vois Miguel, qui était cousin germain de Maria, une cousine qui venait de temps en temps de Béziers, son oncle, sa tante. Et c'était la promenade.

La guerre est terminée et papa travaillait. Il a travaillé à Paris dans *Mundo Obrero* (Monde Ouvrier) comme rédacteur. Sa carte, il la reçoit à Paris, aux alentours d'août 1945. Il faisait beaucoup de réunions dans la France entière. J'ai essayé de retracer sur une carte tous les déplacements qu'il avait. C'était quelque chose d'assez pharamineux. Il faisait les comptes rendus des réunions. Quelquefois il intervenait.

Partout où il allait, il avait quelque chose de formidable, il écrivait des cartes postales. Derrière ce n'était pas « bonjour, gros bisou », non, c'étaient des romans. Enfin il racontait la vie derrière les cartes postales. Et à un moment donné, on est en 1946, un été, et maman était enceinte. Papa est à Paris, et là je peux dire déjà papa puisqu'ils sont mariés. Il écrit à maman, je n'étais pas né encore. Il envoie deux cartes postales, mais je suis sûr qu'il y en a une troisième, une avant où il devait y avoir la date, je n'ai pas encore retrouvé la date exacte. C'est pour ça que j'hésite si c'est en juillet ou en août 1946. Il écrit : « Quand je passerai dans mon voyage en Angleterre », chose extraordinaire pour moi, « j'écirai aux parents en Espagne qu'ils vont être bientôt grands-parents. » Et ça, ça, je me le suis mis bien bien en évidence. Et dans mes documents familiaux, j'ai retrouvé une gomme à l'effigie du « Bobby » anglais. Je ne pense pas qu'il ait trouvé cette gomme à Paris. Voilà, c'est le « Bobby » des deux côtés. Pourquoi serait-il allé en Angleterre ? Comment il est allé en Angleterre ? Grand mystère, je ne me connais pas cette face cachée de mon papa.

00:36:09:15- 00:38:44:10

Je nais le 17 novembre 1946. Je sais qu'en novembre 1946 devait y avoir un *pleno* (assemblée plénière), une conférence du Parti communiste. Elle devait avoir lieu à Rouen, et lui était désigné pour commenter cette réunion à Rouen. Et je pense qu'il avait dû demander le changement de ville, parce qu'il y en avait partout en France, il y en avait une à Rouen mais il y en avait une autre à Dax, pas loin de Toulouse. Et cette réunion a lieu le 17 novembre 1946, le jour de ma naissance. Il est à Toulouse et il savait que j'allais naître, pour être là, présent.

J'ai des photos où il vient, très fier d'avoir une fille. Il attendait un petit Miguelín. Ce n'était pas le petit Miguelín ça a été une petite Elena, mais il est très fier. Il est très fier. Et cet amour, c'est très étrange, j'en reparle presque 70 ans après, je l'ai toujours, je l'ai toujours en moi, je le ressens toujours, c'est terrible. On a beau se dire on est fort. J'ai fait des étapes pour pouvoir parler de cette période-là avec sérénité, tout ça.

Mais je pense que nous, fils de guérilleros, fils de ces soldats qui se sont battus pour la démocratie, pour la liberté, tout ce qu'ils ont fait, dès qu'ils avaient la possibilité d'être en relation avec leur famille, ils donnaient tout ce qu'ils avaient. Et moi j'étais un petit bouchon. J'ai connu mon papa pendant 3 ans, de 1946 à 1949. Mais c'était en moi et c'est encore moi. J'ai 73 ans, j'en reparle et j'ai beau me fortifier, je sais que quelque part mon père écoute et qu'il est là et qu'il est fier que je puisse témoigner pour lui, pour tous ses camarades qui se sont battus dans cette période terrible.

00:38:44:12 - 00:41:07:21

1947, c'est la période où j'ai le plus. J'ai une vingtaine de cartes postales. Partout où il allait, dans toutes les villes. Il me racontait. Ce n'était pas dans la même carte. Il y avait la carte pour Elenita et la carte pour maman. D'ailleurs, je les ai retrouvées. Les cartes correspondent. Je vais les insérer avec celles que maman m'a données lorsque j'ai eu quinze ans. Imaginez. Imaginez le choc que j'ai eu quand elle m'a donné une vingtaine, une quinzaine de cartes postales avec l'écriture de mon père. Ça a été un premier commencement de reconstruction, mais ce n'est pas tout à fait la reconstruction. Enfin, c'est déjà ça. Classer, puis essayer de parler avec maman. Il écrivait sans arrêt évidemment, on n'avait pas de téléphone ou de smartphone à cette époque-là, ce n'était pas plus mal peut être. Les traces sont là, elles sont présentes. Donc il y avait quand même de la correspondance puisque mon père, depuis l'Angleterre, pouvait écrire à sa famille qui était en Espagne. Il y avait la correspondance qui se faisait. Mais c'était touristique, c'était familial et puis c'était très édulcoré. On ne pouvait pas parler de tout.

En 1948, je n'ai pas tellement de traces, je n'ai plus de photos, alors là c'est la correspondance. En 1949 j'ai une correspondance en lettres. Là, il écrivait à maman, il écrivait des romans. Je lisais. Du 1^{er} janvier 1949 jusqu'en juin 1949, c'est très, très détaillé de son travail qu'il faisait à Paris. Il était du côté de la Varenne, il devait y avoir un bureau du Parti communiste à cet endroit-là.

Dans les années 1948 aussi. C'étaient des allers et venues, mais je pense que maman a habité avec papa à Paris en 1948, mais ce n'était pas toujours. Maman était entre sa famille ici à Toulouse et son mari à Paris. Alors il lui disait : « Viens, c'est important que nous soyons ensemble. »

00:41:07:21 - 00:43:49:16

Même une fois, maman était montée mais ne m'avait pas pris, elle m'avait laissé, et ça pour mon papa, c'était difficile : « Tu aurais dû la prendre, on aurait été ensemble » et il y avait des tensions à cause de ça. Ça ne devait pas être toujours évident. Parce que dans une correspondance, maman lui disait : « Oui, tu devrais descendre à Toulouse, travailler avec mon père dans son travail de polisseur, ça serait bien, on serait toujours ensemble. » Et pour mon père, c'était quelque chose d'inimaginable. Dans une réponse, il dit : « Si tu me demandes d'arrêter ce que je fais... ». Je pense que c'était en préparation de ce qui allait se passer vers le retour en Espagne.

Tragique mission

Elena Soriano

00:42:00:01 - 00:45:49:13

Déjà en 1949, ça se préparait. En 1948 aussi, mais je n'ai pas de carte. Alors peut-être qu'avec maman on était davantage avec papa. Pourquoi j'ai moins de correspondance. Et puis je sens qu'il y a eu une vie souterraine de papa.

Ils partent de Paris. Un petit peu avant maman était enceinte de ma petite sœur, donc au début de l'année 1949 il dit : « Viens, tant que tu n'es pas trop grosse, que ça ne te fatigue pas, Viens avec Elenita à Paris pour qu'on puisse profiter le plus possible d'être ensemble. » Parce qu'il sentait que ce voyage en Espagne, c'était quand même quelque chose de très, très dur. Qu'ils allaient être longtemps sans pouvoir se parler, sans pouvoir être en lien. Bon, une fois maman est montée en mars, mais après beaucoup de tiraillements de papa, il disait : « Je paierai le train, ne t'en fais pas. » Elle est montée, je crois, une semaine. Elle était montée sans moi. Cette situation était quand même difficile à vivre et dans les dernières correspondances, aux environs de juin 1949, il écrivait à maman : « À partir de cette lettre tu ne pourras plus me répondre, tous mes documents, je vais les remettre à quelqu'un du parti, qui te les remettront et à qui tu devras t'adresser pour avoir des renseignements pour plus tard. »

Donc j'ai la trace où il part de Paris. La dernière datée, c'est autour de juin 1949. Ils partent de Paris, le groupe. Ils devaient partir, marcher ou le train part de nuit. Ils partent avec le groupe Ibañez, c'était un passeur qui faisait France-Espagne pour ces groupes-là. Je ne sais pas si papa était allé plusieurs fois en Espagne, s'il était déjà allé avec lui. De traces sûres, moi je ne connais que ce passage, Paris-Espagne.

Les guérilleros qui continuaient à se battre en Espagne, la guérilla armée contre

les franquistes, petit à petit, ils n'avaient plus d'aide. Il était avéré que cette lutte armée n'avait plus de suite. Ce groupe qui allait partir en Espagne dans l'AGLA (*Agrupación guerrillera de Levante y Aragón*), le dernier centre de résistance du nord de l'Espagne, *Levante* et *Aragón*. Il y avait les derniers maquis de résistance là. Il y en avait aussi dans le sud, mais ceux-là, c'étaient les derniers qui existaient. Et donc leur mission, c'était d'enseigner les derniers guérilleros et leur dire que la lutte armée n'avait plus d'avenir et qu'il fallait se préparer à avoir plutôt une lutte politique.

Mon père écrit une dernière lettre à maman, et celle-là, elle n'a aucune date ni aucun lieu. C'est la dernière lettre. Déjà en juin il lui avait dit « cette lettre, tu ne me répondras pas », mais à un moment donné, il a un moment devant lui et il trouve un bout de papier et un stylo et il écrit à maman. Et c'est vraiment le dernier courrier qu'on a de papa.

00:45:49:15 - 00:47:58:00

Ces groupes-là, ils étaient surveillés. Est-ce qu'il y a eu de la délation ? Est-ce qu'il y a eu des tiraillements dans ceux qui étaient là qui se battaient et que ce groupe de France venait leur dire : « Il faut arrêter la lutte armée, continuer la lutte politique » ? Peut-être qu'il y avait des tensions.

Le fait est que le 7 novembre 1949 au petit matin, à 7h30, ils étaient plus d'une centaine de gardes civils, parce qu'ils savaient que c'était un groupe important qui était descendu de France. Ils savaient déjà que c'étaient des gens importants qui venaient pour marquer le changement de politique. Ils ne savaient pas pourquoi ils étaient là, mais ils imaginaient qu'ils étaient plus nombreux. Alors il y a eu plus d'une centaine de gardes civils qui, dans la nuit, sont montés le long du Cerro Moreno. C'est là où s'est passée cette dernière embuscade. Ils étaient treize dans ce campement quand ces gardes civils sont arrivés, mais il y en a un qui a pu s'échapper.

Ils étaient douze, aux alentours de 7h30, ils se réveillaient, leur toilette, ils se préparaient le déjeuner, tout ça. Ils ont sauté sur eux comme si c'étaient des loups affamés, sans tirs de sommation. Leur ordre c'était : tuer, tuer, tuer. Ils ont été tués, massacrés, les visages déformés. Il fallait qu'il y ait le moins de traces possibles.

Cerro Moreno se trouve près de Santa Cruz de Moya, c'est un petit village à une cinquantaine de kilomètres de Teruel. Ils avaient eu l'ordre, tous les villageois, le jour de cette attaque, de fermer leurs volets, de ne pas sortir, pour ne rien voir de ce qui se passait.

00:47:58:02 - 00:50:53:00

Alors les corps, ils ont été tirés à la main, sur des chevaux ou des ânes, jusqu'à la première route roulable et jetés sur un camion. Ce camion est monté à

Teruel. Arrivé à Téruel, on a le témoignage d'un employé qui était manchot et quand il était petit, il était à l'hôpital de Teruel à peu près à cette date-là. Et il se souvient de ces douze corps, qui devaient être dans une morgue. Mais il en avait entendu parler. Après ce passage par la morgue de l'hôpital de Teruel, ils sont mis dans le fond du cimetière de Teruel, dans la fosse commune. Et après ça, plus rien.

Papa était rédacteur à *Mundo Obrero*. En 1948 il avait arrêté, donc il se préparait déjà pour l'autre phase de sa vie. Ce qui est très étrange, c'est que maman, elle a dû s'adresser à eux pour avoir des renseignements. Moi j'ai fait des recherches de mon côté dans *Mundo Obrero* de cette époque-là. J'essayais de voir s'ils avaient tracé cet événement, quand même, il y a eu douze hommes qui ont été tués. Parce que je sais qu'ils ont relaté des événements qui se sont passés, des escarmouches, un soldat qui a été tué, un autre qui a pu se rebeller, qui s'est défendu. Alors je me dis, c'est quand même étrange qu'un attentat de cette force-là, sachant que c'étaient des membres importants du Parti communiste, qu'il n'y ait aucune trace sur les *Mundo Obrero*

Ce 7 novembre 1949 correspond à une date très importante pour eux, d'un anniversaire d'un événement du Parti communiste russe qu'ils fêtaient en grande pompe. Et ça, ça occulte ce qui s'est passé ce 7 novembre 1949 à Cerro Moreno près de Santa Cruz de Moya. Nous, ma famille, rien, aucune trace. Peut-être qu'elle a eu quelque chose, mais il y avait Franco encore. En France, on ne pouvait pas faire des recherches de France en Espagne.

Grandir face au miroir

Elena Soriano

00:50:53:11 - 00:55:29:20

Donc maman n'a aucune information. Moi je grandis, mais à l'âge de trois ans, je n'ai plus reçu de nouvelles de mon père et j'avais l'habitude que maman me lise ses cartes. Et puis là, il n'y avait plus rien. Je devais être derrière maman en train de lui demander des nouvelles, ici et là.

Et dans notre cour, nous, on avait notre villa, et il y avait un couple qui était tuberculeux. Bon, mais c'étaient des connaissances et ils vivaient là. Et moi, petite fille, un petit bouchon de trois ans, j'étais dans le jardin, j'allais venais. Et cet homme qui était tuberculeux, qui n'avait rien dit à ma famille, on était à combien, deux, trois mètres. Il y avait la Chartreuse, la villa de mes parents. Et il me donnait à manger avec sa cuillère. Sur ce, je tombe malade. Primo infection, début des années 1950. Je rentre en sanatorium, à Cambo-les-Bains, près de Bayonne de 1950 à 1953. pendant trois ans, de trois ans à six ans et je suis soignée là-bas.

Pendant tout ce temps, je ne reviens pas à Toulouse, mais c'est maman, mes grands-parents, des amis de la famille qui viennent me voir. Et je grandis dans un contexte qui me sort complètement de l'ambiance de maman, jeune veuve. Elle se retrouve veuve, en 1949, elle avait 25 ans je crois. Toute jeune, avec deux enfants, moi j'étais dans un sanatorium. Elle vivait avec mes grands-parents dans la maison familiale. La première photo où on me voit avec un nœud dans les cheveux, il semble que je sois sortie du sanatorium. Et j'ai une photo en juillet, quelque chose comme ça, devant l'atelier que mon grand-père avait bâti au fond de notre jardin, parce qu'il travaillait, il continuait de travailler comme artisan toujours dans le bronze. Sur cette photo on voit mes grands-parents, un couple d'amis de notre famille. Cette photo c'est dans les années 1953, je suis toute petite, je suis maigrichonne, et je suis, je me sens comme une pièce rapportée. Parce que ma petite sœur, je pense qu'ils ne la prenaient pas quand ils allaient me voir là-bas à Cambo, donc je ne la connaissais pas et je pense que c'est la première photo qui est prise quand je reviens du sanatorium. On est à Toulouse, je suis assez maigrichonne, assez renfrognée, je n'étais pas jolie du tout, je me sentais comme une pièce rapportée, mais j'étais entourée de l'affection de ma famille. Je grandis.

Donc là, j'ai six ans, je vais à l'école. Mais ma petite sœur, elle, elle était dans une ambiance familiale. Maman, mes grands-parents, ils m'adoraient, mais, je sentais qu'il y avait une préférence pour ma petite sœur, qui était bien intégrée. Moi, il a fallu que je m'intègre pour ainsi dire dans cette ambiance familiale. Je sentais des incompréhensions. Combien de fois je me souviens de ce souvenir qui est terrible pour moi, quand je me posais des questions, quand je voulais poser des questions, c'était surtout sur mon papa, parce que c'était là, c'était en moi. Et combien de fois je me suis un peu entendue dire « tu n'es qu'un oiseau à peine tombé du nid et tu me poses des questions ». Je suis sûre que c'était une période difficile, j'avais cinq, six ans, je commençais à poser des questions et on ne me répondait pas.

Je me mettais devant ma glace et je parlais à mon père, parce que j'avais ce manque. Avec maman, c'était très difficile de parler de lui, parce que maman souffrait, elle souffrait. Mon grand-père, il me regardait et j'étais trop petite, à six ans, c'était difficile de parler de lui. Je ne connaissais pas encore les épisodes des cartes qu'il m'envoyait et que je n'ai eu qu'à l'âge de quinze ans.

00:55:29:22 - 00:58:19:22

J'étais assez introvertie. Ma petite sœur était plus ouverte parce qu'elle était dans une ambiance, tout ça. L'école primaire, ça a été assez difficile. Je me rappelle d'un épisode, pourquoi cet épisode m'est resté en mémoire ? Dans la classe, au cours moyen, sept-huit ans. Pour écrire le mot neige, pour moi, c'était extravagant, je n'arrivais pas à assimiler. « Mais si neige : N,E,I,G,E ! » J'avais des difficultés, j'étais allée au tableau et je me retrouve avec le bonnet d'âne.

Enfin bon, c'est un épisode comme ça qui m'est resté.

Si, il y a quelque chose quand même : j'étais assez rebelle, j'étais assez « garçon manqué ». 7 ans, 8 ans, les trajets entre l'école et la maison, où il y avait un petit kilomètre, le faubourg Bonnefoy, on le faisait à pied, seules. Et je me rappelle que quand il y avait les petits garçons qui nous embêtaient, je maniais la castagne avec mon cartable et il ne fallait pas nous embêter, ma petite sœur et moi.

J'étais très rebelle, je faisais de grosses colères, ça je m'en souviens. J'étais très coléreuse. J'y arrive quand même, le certificat d'études je le passe haut la main. C'est pour cela que la directrice de l'école, madame Pradelle, j'avais quatorze ans, qui a su que sur Toulouse il y avait un concours qui allait se faire. Et bon, ma maman, elle travaillait comme couturière dans les ateliers Sarfati, je me souviens, place de Besançon. Elle seule ne savait pas, c'est la directrice qui dit à maman : « Vous avez intérêt à inscrire Hélène dans ce concours parce que, ma foi, elle a eu son certificat, elle a des chances de le passer ». On était plus de 800, mais il y a eu trois classes de 40 élèves qui ont été sélectionnées, 120 sur les 800 qui s'étaient présentés. Donc, j'ai fait mes études de secrétaire commerciale au lycée Ozenne. J'en sors en 1965, c'est en juillet, les vacances, et à cette époque-là, on sortait de l'école et puis on savait qu'on allait trouver du travail.

00:58:19:24 - 01:00:59:04

Dans ces lycées techniques, il y avait un stage qui se passait. J'avais fait un stage de secrétaire dans les transports Barbe. Tout de suite je rentre comme secrétaire dans la Compagnie d'assurance « L'Urbaine et la Seine », rue Alsace-Lorraine, comme secrétaire.

À cette époque-là, il y avait beaucoup de bals de quartier. Nous, on était au Faubourg Bonnefoy. Je rencontre Christian au bal de quartier du Faubourg. On se rencontre en octobre 1965. Nous nous fréquentons. En 1966, nous nous fiançons.

Cette rencontre donne un peu d'espoir à mon grand-père. Mon grand-père, lui, il continuait son travail de bronzeur, parce qu'il avait affiné son travail, il n'y avait pas que le polissage, lui, en plus, il faisait le finissage, la patine et comme c'était du bronze d'art, il était en rapport avec des bronzes. Ça consistait à distribuer ces pièces de bronze à des marbriers qui après les montaient sur des plaques. Son entreprise fonctionnait bien, il faisait des travaux d'amélioration de la maison. Il avait une vie confortable, il avait réussi à acheter une ménagère d'argent à l'époque, en 1956. Je l'ai hérité cette ménagère. Elle est toujours dans la famille. À maman, il lui avait acheté une belle machine Singer.

Pour parler d'une certaine jalousie ambiante qu'il y avait autour de lui à la rue Estieu. On était des réfugiés espagnols, tu te rends compte, il s'était acheté

cette grande maison à la rue Estieu en 1947. Moi je suis née dans une petite maison, à domicile, dans la rue André Lèbre. C'est une petite maison qu'il louait dans une autre rue, mais c'était une location. Ils économisaient. Ils travaillaient. Ils avaient une vie décente. Avec l'argent qu'ils avaient recueilli, ils avaient acheté cette maison.

Elle était quasiment en ruine. Mais mon grand-père, il était perspicace. Elle avait de bons murs. C'était la maison toulousaine, qui avait beaucoup besoin de rafistolage. Ma grand-mère pleurait beaucoup, parce qu'il y avait des gouttières, il y avait beaucoup de travail à faire. Mais enfin, il se développait. À l'époque que je parle, papa, il n'était pas loin de la maison.

01:00:59:06 - 01:02:30:12

Moi et maman on était à Paris, donc ça devait être dans les années 1948. Et il arrive à la maison, il voit ma grand-mère en pleurs, désespérée : mon grand-père a été dénoncé par des jalousies, et il avait été enfermé dans un camp. Alors je sais que j'ai entendu parler du camp de Noé. Mais je n'ai pas cherché de ce côté-là. Peut-être que j'aurais eu davantage de renseignements, dans les années 1948 Noé. Il a été emprisonné pendant quelque temps. Et puis en voyant qu'il n'y avait rien de particulier, il a été libéré et il est revenu. Mais il y a eu cette dénonciation. Ma grand-mère qui s'est retrouvée seule à la maison, maman et moi je suis à Paris et elle, ma grand-mère était désespérée, grand-père est en prison, enfin, dans un camp, Marie n'est pas là, la petite non plus, je suis désespérée et mon papa la console.

Il remonte à Paris, mais il avait ça qui lui sautait dans la mémoire et à Paris, il n'avait pas voulu le dire à maman, parce qu'il se dit : « Si je lui dis ça, tout de suite, elle va vouloir rentrer ». Il savait que ces moments qu'il passait avec maman, c'étaient des moments précieux, et ce n'est qu'un peu plus tard qu'il le lui dit dans un courrier.

Devoir de mémoire

Elena Soriano

01:02:31:00 - 01:07:53:18

Bon, alors, j'en reviens. Ils vivaient dans cette maison, maman veuve avec deux enfants, avec mes grands-parents. 1975 passe, et on entend cette loi où tous les Espagnols qui avaient de la famille commencent à faire des recherches.

Et ça on le sait parce que j'ai des photos où je suis en Espagne. Déjà en 1953, quand je sors du sanatorium, on a fait un voyage en famille, mais c'était en famille et puis on ne parlait de rien de particulier. Ce n'est qu'après 1975 qu'il y a une loi qui permet aux Espagnols qui avaient de la famille de faire des

recherches. Mon oncle José, le dernier, fait ses recherches. Et il a été d'une ténacité, d'une âpreté. Il a retrouvé les traces de mon père et il sait que son terme, ça s'est passé au Cerro Moreno, dans l'AGLA (*Agrupación guerrillera de Levante y Aragón*), le dernier point de résistance.

Imaginez, étant donné qu'on n'avait aucun renseignement. Là, je ne veux pas savoir par toutes les recherches qu'il a dû passer, mais il a réussi à faire toutes les démarches pour que maman reçoive une pension de guerre du fait qu'il s'était battu dans l'armée républicaine. Et j'ai toute la trace de ces documents, dans les années 1982, à peu près cette époque-là, elle reçoit sa pension de guerre.

Le temps passe, et du côté de Santa Cruz de Moya, il y a le devoir de mémoire qui commence à s'installer. Et par mon oncle, on sait que là, va être inauguré à Santa Cruz de Moya, un monument aux guérilleros de cette époque. Mais ce monument ne va pas être dédié qu'aux guérilleros espagnols, mais à tous les guérilleros du monde entier, qui se battent pour la liberté, pour la démocratie.

Avec maman, il n'y avait pas ma sœur, ma sœur s'est mariée en 1972 et avec son mari elle est allée vivre à Carqueiranne près de Toulon, et c'est pour ça qu'on ne la revoit pas, mais on est toujours en relation. Nous allons en Espagne en 1991. Il n'y avait pas le monument, mais on a inauguré le terrain que la communauté (Santa Cruz de Moya fait partie de Cuenca, peut-être aussi de Teruel, c'est par régions là-bas) a réussi à acheter, où va être posé ce monument, à Santa Cruz de Moya. Et on est là. Nous faisons partie du repas fraternel, discours, ci et là, etc.

Mais cette année-là, c'est important parce qu'on va à Valencia, et c'est à ce moment-là que mon oncle me donne ce livre qui retrace l'histoire du Cerro Moreno. Il m'indique, il y avait un autre Soriano, et il dit : « Ça, ce n'est pas ton père, ça c'est ton père. Il est mort à ce moment-là, à Cerro Moreno ». Il me retrace tout ça. Il y a un premier maillage, mais c'est familial, c'est un travail familial.

Nous sommes en 1991, et il avait été fait au fond du cimetière, un monument à l'époque pour ceux qui étaient pour les franquistes qui étaient tombés, les capitaines, les gardes civils. Il avait été fait en mémoire de la réconciliation. Il y avait déjà une première approche, mais c'était encore assez flou pour moi. Je continue mes recherches, et en sachant que mon mari travaille dans le bronze d'art, avec les ateliers, je dis : « Maman, il faut qu'on fasse une plaque, en souvenir de ces douze », parce qu'il n'y avait rien encore, il n'y avait rien du tout, « il faut qu'on fasse une plaque, en souvenir de ces hommes qui sont morts pour la liberté, qui se sont battus contre Franco ». Déjà, c'était assez fort pour moi. Et je disais : « Il faut faire quelque chose ».

Maman, ce n'est pas qu'elle était réticente, mais pour elle, c'était un peu trop

rapide. Elle dit : « Oui mais non, il faut être avec une association, il faut le faire avec une association. On ne peut pas le faire par nous-mêmes ». J'ai dit : « Maman, qu'est ce qui nous en empêche ? » Alors moi, un jour, je prends le téléphone, je téléphone à la mairie de Teruel, et je commence à faire ma demande : « Est-ce qu'il serait possible de mettre une plaque sur le cimetière, sur le monument », puisque je l'avais déjà vu. « Mais oui, pas de problème. »

01:07:53:20 - 01:10:20:07

Et je pleurais, je pleurais toutes les larmes de mon corps au téléphone. « *No llore, no llore* » (« Ne pleurez pas. Ne pleurez pas. ») « *Es posible* ». (« C'est possible ») « Ne t'en fais pas. Nous t'aiderons, nous arriverons à le faire ».

Alors là, on se retrouve dans les années 1998-1999, parce qu'il a fallu réfléchir à ce travail. On a pensé à la découpe des arbres, les colombes, le dessin du monument de Santa Cruz de Moya qui est dessus, avec l'hommage à Miguel Soriano Muñoz. Alors moi j'ai fait une petite erreur, j'ai ajouté « Ibañez », parce que je savais que c'était le groupe avec lequel ils étaient descendus en Espagne, mais ce n'était pas son nom de guerre, son nom de guerre c'est « Andrés », avec onze camarades, « dans un sombre *escondite* ». Alors cette phrase, « *caído heroicamente con once camaradas, en un abrupto escondite* » « *Cerro Moreno* » (« tombés héroïquement avec onze camarades dans un abrupt refuge » « Cerro Moreno »), je l'ai sortie du livre que mon oncle m'avait offert en 1991, parce qu'alors j'ai commencé à le lire, à découvrir tout ça. Imaginez tout qui est sorti de mes entrailles.

Enfin, c'est terrible ce travail de mémoire. C'était encore effiloché, mais je tenais à faire cette plaque. Alors c'est vrai que, avec maman, on avait cette petite « bataille », entre guillemets, parce que, je suis désolée de le dire, j'ai signé simplement « Elena », alors que j'aurais dû signer « Ta famille qui t'aime, ton épouse ». J'ai signé « Elena » parce que cette idée, je l'ai faite presque à l'encontre de maman. Mais après, chose étrange, elle a accepté cette plaque. En moi-même je me dis : « Pourquoi on n'a pas eu cet accord avant ? » C'était le fait de faire la démarche. C'est pour ça qu'on voit simplement « Elena » sur cette plaque. On a été la première plaque de mémoire de guérilleros, d'hommage à des guérilleros, c'est reconnu, la première plaque.

01:10:20:12 - 01:16:05:01

Maintenant on voit de plus en plus de plaques de guérilleros. Il y en a, du côté gauche ce sont des familles de gardes civils, et puis de l'autre côté, un peu de tout, de familles de guérilleros qui sont tombés à cette époque-là, pendant l'époque franquiste.

Nous sommes en l'an 2000, cette plaque est là et les années passent. Un jour, maman, en juin 2008, elle me dit : « Écoute ma chérie, il y a à Prayols... », je savais qu'elle y allait, parce que moi je n'étais pas en retrait, mais j'avais ma vie

de famille, les enfants, et elle me dit : « Là, à Paryols, il va y avoir un jour très important », le jour de la fraternité entre Prayols et Santa-Cruz-de-Moya. Ce groupe, *La Gavilla verde* (La Gerbe verte), représenté par Pedro Peinado, arrive, invités par Prayols pour représenter Santa-Cruz-de-Moya. Et maman me disait : « Il va parler, c'est un homme important qui vient de Santa-Cruz », et elle me dit : « Tu veux venir ? » Je dis : « oui, oui, je viens ! » Parce que déjà je commençais à prendre conscience. Elle me regarde et dit : « Ah bon ? Ça t'intéresse ? », elle s'attendait à ce que je dise : « Non, ça ne m'intéresse pas ». J'ai dit : « Tu sais maman, j'ai l'air comme ça de pas m'intéresser, mais de mon côté, j'ai fait des recherches », et puis il y a eu la pose de la plaque. Il y avait quelque chose qui se faisait.

On va à Prayols, cérémonie, il y avait toujours les corps constitués, le préfet, le maire, chose qui pour les Espagnols était très valorisante, parce qu'en Espagne il ne fallait pas en parler. Il n'y avait pas de cérémonies, de commémorations. Nous étions dans les années 2000, parler encore du franquisme, ce n'était rien, à l'école les enfants ne savaient pas ce que c'était que la *Retirada*, cette période-là a été zappée. Nous sommes à Prayols, ce président de *La Gavilla verde* commence à parler, et moi j'écoute tout ce qu'il dit. Il parle des événements du Cerro Moreno, il les joint avec Prayols. Ça se passe très bien. Et à la fin de la cérémonie, on est encore devant le monument, je dis à maman : « Maman, il faut qu'on aille parler à cet homme. » Et elle me dit : « Mais non, tu ne te rends pas compte, c'est un homme important qu'est-ce que tu vas le déranger ». Moi je tirais d'un côté, maman me tirait de l'autre. J'ai dit : « Maman, il faut que j'aille lui parler. » Alors j'arrive devant Pedro Peinado et je me présente : « Je suis Elena Soriano Soriano, je suis la fille de Miguel Soriano Muñoz. » La foudre serait tombée sur lui, ça n'aurait pas eu d'autre effet. « Non, ce n'est pas vrai. Si tu savais combien de temps nous, *La Gavilla verde*, à Santa Cruz de Moya, on a cherché à avoir les traces de ton papa. » Le tonnerre lui tombait dessus. « Est-ce que demain, on peut se voir ? » « Pas de problème. Vous venez manger à la maison. » Et alors, il me dit : « Dis à ta maman de venir avec tous les documents qu'elle peut apporter. » Donc elle est venue, on a mangé ensemble. Elle a apporté quelques documents qu'ils ont numérisés dans l'après-midi. Et invitation pour les journées du guérillero qui avait été constituées en 1991, chaque premier dimanche d'octobre.

Le premier dimanche d'octobre 2008, on se retrouve à Prayols. Journée avec des historiens, tout ça. Et ils avaient fait une table justement à notre honneur, parce que c'était la première fois qu'on venait. Ils savaient qu'on était fille, femme de guérillero et je dis : « Mais vous savez, ça va être très difficile de parler. » « Ne t'en fais pas, Hélène, on va t'aider. » Ils m'ont aidé à faire un topo dans lequel j'ai pu parler, mais c'était tellement dur, tellement dur. Devant cette assemblée qui était là. Avec de l'empathie. Et j'ai parlé avec le poing ici, sur le ventre.

C'était la première fois que je parlais en public de l'époque de mon papa, du travail qu'on avait fait. Et maman, ma petite sœur, mais évidemment, ce n'est pas la même histoire. Et je parlais pour elles. Ça a été très, très reçu, avec beaucoup d'empathie. Tous ceux-là qui venaient rechercher des témoignages, c'étaient les premiers témoignages qui arrivaient. Et après s'en est suivi le lien avec *La Gavilla verde*.

En 2009, avec *La Gavilla verde*, nous avons inauguré, sur le Cerro Moreno, la plaque avec les douze noms. Là, c'était sur le lieu. Ça aussi ça a été terrible. Sur le lieu même de cette attaque, et avec les journalistes. Moi j'ai dit un discours que j'avais écrit, avec ces loups affamés qui se jettent sur ces soldats. Ça a été très très dur.

Un extrait du discours

01:16:06:01 - fin

Un représentant de *La Gavilla verde*

Toma la palabra Elena Soriano hija de Miguel Soriano (Elena Soriano, fille de Miguel Soriano prend la parole).

Elena Soriano

Muy buenas tardes a todos. Tengo el honor de hacer este homenaje a los caídos del Cerro Moreno (Bonjour à tous. J'ai l'honneur de rendre hommage aux victimes du Cerro Moreno).

Transcription automatique (TC-text) par Franck Delpech, revue et corrigée par Alet Valéro et Simon De Smet.